

L'Afrique au cœur des lettres

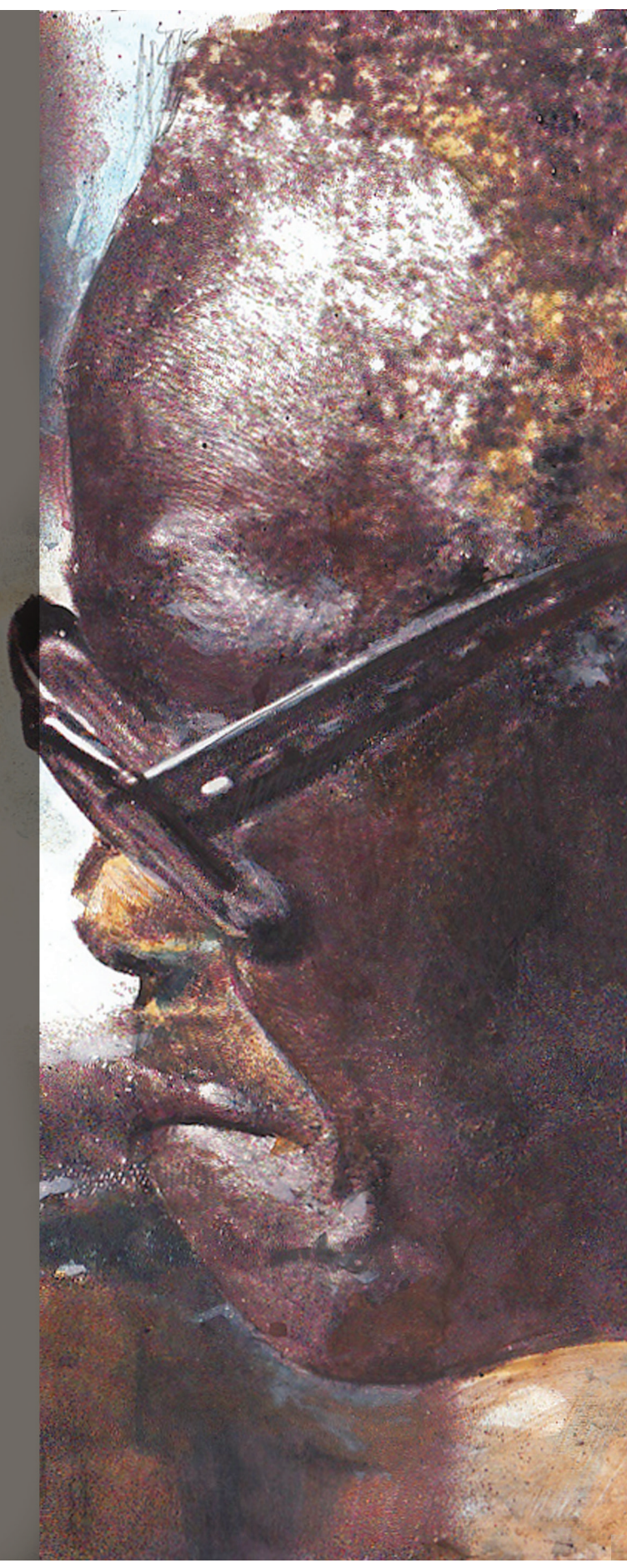
Paul Lomami
Tchibamba

La Saga des Bakoyo Ngombé

et autres
inédits

Présentation
d'Antoine Tshitungu
Kongolo

L'Harmattan



Collection

L'AFRIQUE AU CŒUR DES LETTRES

dirigée par Jean-Pierre Orban

L'AFRIQUE AU CŒUR DES LETTRES

L'Afrique a été l'objet de multiples éclairages politiques, historiques, sociologiques. Mais la littérature a-t-elle un regard spécifique sur le continent africain ? Quel est ce regard ? Comment les écrivains, africains ou non, ont-ils appréhendé et saisis-ils la réalité africaine d'hier et d'aujourd'hui ? Comment la recréent-ils ? Quelle parole, littéraire, politique, journalistique, portent-ils sur elle ?

C'est à ces questions que la collection *L'Afrique au cœur des lettres* veut répondre. En rééditant ce que les écrivains, célèbres ou moins connus, ont dit de l'Afrique, de son histoire et de son esprit. En publiant ce que les auteurs littéraires écrivent d'elle aujourd'hui sous diverses formes : du journal de voyage à l'essai, en passant par les articles de presse ou les interventions politiques. En montrant aussi, loin de tout enfermement, la diversité de la production des auteurs africains quand ils visent à l'universel.

Enfin, la collection *L'Afrique au cœur des lettres* entend présenter, sous un regard critique, des analyses de la parole des écrivains : comment celle-ci s'intègre dans leur œuvre, comment et pourquoi ont-ils écrit sur l'Afrique ?

Voir la liste des titres en fin de volume.

LA SAGA DES BAKOYO NGOMBÉ,
NKUNGA MANIONGO,
KABUNDI ET NKASHAMA

Du même auteur, dans la collection « L'Afrique au cœur des lettres » :

Ah ! Mbongo, Ah ! L'Argent, préface d'Alain Mabanckou.

Les éditeurs remercient Mmes Likuma Mosa'Olongo,
veuve de Paul Lomami Tchibamba et Éliane Tchibamba, sa fille,
pour leur confiance et le soutien apporté à la publication du présent ouvrage.

© L'Harmattan, 2014
5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris
<http://www.harmattan.fr>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr
ISBN : 978-2-343-04747-8
EAN : 9782343047478

Paul Lomami Tchibamba

LA SAGA DES BAKOYO NGOMBÉ,
NKUNGA MANIONGO,
KABUNDI ET NKASHAMA

Présentation et notes
d'Antoine Tshitungu Kongolo

Édition établie
par Claire Riffard et Jean-Pierre Orban

avec la collaboration
de Lyvia Afui et Wim Debondt

L'HARMATTAN

SOMMAIRE

PRÉSENTATION

Paul Lomami Tchibamba, pionnier magnifique qui reste à découvrir9

AVERTISSEMENT 15

LA SAGA DES BAKOYO NGOMBÉ..... 17

NKUNGA MANIONGO (*LA COMPLAINTÉ*) 111

KABUNDI ET NKASHAMA... PLUS D'AMITIÉ..... 197

PRÉSENTATION

Paul Lomami Tchibamba, pionnier magnifique qui reste à découvrir

Cet ouvrage est publié à l'occasion du centenaire de la naissance de Paul Lomami Tchibamba, un des pionniers emblématiques des littératures francophones aux côtés du malgache J.J. Rabearivelo, du togolais Félix Couchoro, du dahoméen Paul Hazoumé et de son compatriote A.-R. Bolamba.

Le père de la fiction congolaise de langue française demeure près de trois décennies après son décès un auteur à découvrir. La publication de ses inédits, qui a démarré en 2010 avec la publication dans la même collection de *Ah Mbongo !*, fresque romanesque au souffle épique, se poursuit avec trois œuvres d'inspiration très différentes : *La Saga des Bakoyo Ngombé* ; *Nkunga maniongo* et *Kabundi et Nkashama... plus d'amitié*. Cette diversité générique témoigne de la fécondité d'un écrivain à la trajectoire pour le moins singulière mais aussi, hélas, de tous les aléas qui ont plombé sa carrière, de la publication de *Ngando*¹ à son décès, en 1985. Retourné au Congo en 1960, il y faisait figure de mal aimé de tous les régimes successifs et pour cause.

Pourquoi ces trois inédits, qui complètent avec bonheur le polyptique tchibambien, en dépit de leurs qualités stylistiques évidentes, de leur apport aux efforts d'africanisation de l'écriture littéraire francophone, de leur contribution mémorielle et patrimoniale incontestable à la bibliothèque congolaise, sont-ils demeurés inédits ?

La Saga des Bakoyo Ngombé évoque des faits et des personnages qui évoluent dans le contexte du Congo français. L'auteur se montre particulièrement aguerri en termes d'ethnographie en posant sous sa loupe la vie d'un chef ngombé

¹ Texte primé au concours de la Foire du Heysel et édité à Bruxelles en 1948, une première dans l'histoire belgo-congolaise.

migré sur l'autre rive du fleuve. Le père de Musolinga complète sa fresque coloniale, esquissée dans *Ngando*, déployée dans *Londema*, *Faire médicament*, *La récompense de la cruauté* et *Gemena*. Il est impossible de dater avec certitude la rédaction de ce récit, tout au moins au regard des informations disponibles à ce jour². Le plus important est peut-être ailleurs : ce texte témoigne de la cohérence d'une œuvre tant pour ce qui est de la thématique que de ses enjeux scripturaux et idéologiques. Au-delà de la description des coutumes, de l'exploration des consciences douloureuses face au rouleau compresseur de la colonisation, de la nostalgie découlant d'un âge d'or tribal voué à disparaître, PLT se veut, bien avant d'autres, un pionnier et un novateur en matière d'africanisation du français. Sa langue bigarrée est marquée à la fois par une préciosité ostentatoire et par le souci de mouler le langage des protagonistes sur des tournures et des logiques typiquement bantous, dans un effort de restitution de la vision propre aux bantous alors qu'ils sont pris dans le cycle d'une histoire dont l'initiative leur échappe dorénavant.

Si Tchibamba avait pu publier ce texte, il se serait illustré sans conteste comme un de ceux qui ont libéré le français du corset d'un classicisme astreignant. Mieux encore, comme un des tenants de l'africanisation du français dans le souci de le plier à la psychologie des personnages et à des situations qui ne sont pas toujours transmissibles selon des codes cartésiens.

Tchibamba, classique et indiscipliné, maintient une tension permanente entre rigorisme grammatical et stylistique d'une part, et une fantaisie propice à l'ironie à l'humour, et donc à l'inversion joyeuse et roborative du paradigme colonial et ses méfaits, d'autre part. Novateur et passéiste, classique et impertinent, en un mot inclassable sinon iconoclaste. Cependant l'appartenance générique de ce texte est problématique voire improbable aux yeux des doctes. Saga ? Le titre paraît trompeur à plus d'un titre même s'il est vrai que l'histoire d'une famille sur deux générations au moins en constitue le fil rouge. À moins de retenir de ce terme une définition *ad minima*. Nouvelle ? Roman ? Récit ? La Saga ressort de tous ces genres par son hybridité qui tient à la diversité des filons et des matériaux qui s'entrecroisent : proverbes et dictons, poèmes épiques, chansons, saynètes, propos encyclopédiques, notations historiques, légendes anciennes et j'en passe. Les codes s'y entremêlent et s'y entrecroquent : le noble et le trivial, le sentencieux et l'ordurier ...

La richesse langagière de ce texte montre que l'émergence historique du français à la sauce africaine est sans doute plus ancienne qu'on a voulu le faire accroire même s'il est vrai que PLT a raté là encore son rendez-vous avec l'édition. Ce texte précieux réjouira et rendra des services aux générations ac-

² Voir cependant la note 20.

tuelles déconnectées de toute notion positive d'ancestralité, dans une Afrique de plus en plus globalisée, dé-racinée, en proie à la globalisation évangélique, plus pernicieuse encore peut-être que l'acculturation portée par les missionnaires d'antan.

Nkunga Maniongo, écrit dans la deuxième moitié des années soixante, alors que le Congo tente de sortir des années pagaille d'une indépendance manquée, est un témoignage crucial sur les rébellions de l'est du Congo que d'aucuns ont sacralisée comme des épopées révolutionnaires. PLT déchire cette belle mythologie concoctée dans les officines révolutionnaires loin des réalités congolaises. Avec une ironie inépuisable, il s'en prend à la facticité des indépendances africaines en général et congolaise en particulier. Son récit dont on ne peut regretter que la brièveté s'avère caustique et vivace, d'une alacrité, d'un comique et d'une inventivité langagière tous azimuts. Les Simbas ? Des assassins sans foi ni loi dont il décrit les crimes avec une force d'évocation inégalée à ce jour tout au moins dans les rayons de la littérature congolaise.

Le propos est démystificateur pour ce qui est de la saga révolutionnaire congolaise. On est loin de la tonalité empathique du propos de Benoît Verhaegen dans le classique *Rébellions au Congo*. S'agit-il pour autant de cautionner le gouvernement de Kinshasa ? Que nenni. PLT écrit, à l'instar d'Amadou Kourouma, et peut-être avant lui, l'anti-épopée des indépendances africaines. Pour user d'une formule simpliste mais tentante : *Nkunga Maniongo*, c'est la dénonciation des « soleils des indépendances » sous les tropiques congolais. *Nkunga Maniongo* : une lamentation sur les turpitudes des évolués devenus maîtres chez eux, confisquant la liberté à leur profit exclusif. Mais le rapprochement des deux auteurs n'a rien de gratuit : le souffle est épique, le langage éclaté, la narration débridée...

Publié à la fin des années soixante, ce texte eût été un jalon majeur des écritures francophones. Un texte annonciateur des bouleversements dont Kourouma, Sony Labou Tansi et quelques autres allaient porter le flambeau. Politiquement incorrect, il heurtait le régime Mobutu aussi bien que la sensibilité des révolutionnaires : il est compréhensible sous cet angle que ce texte n'ait pas connu les honneurs de l'édition du vivant de l'auteur.

Kabundi et Nkashama... plus d'amitié, le troisième maillon de cet ouvrage, renvoie au cycle de la mangouste, sans conteste le plus populaire et le plus emblématique du terroir luba. La mangouste est l'incarnation même de la ruse au même titre que Renard dans la tradition européenne, le lièvre, la tortue ou l'antilope naine (*mboloko*), ses pendants dans le bassin du Congo.

Ses aventures palpitantes aux rebondissements incessants tenaient autrefois en haleine le public de veillées, réunies autour du conteur, à la fois narrateur, chanteur, et acteur – homme aux talents multiples – à qui il incombait la mission d'instruire les siens et de les divertir.

La transcription que Paul Lomami Tchibamba donne ici de quelques mailons du cycle de Kabundi, la mangouste, constitue une démarche inhabituelle pour celui qui s'est illustré par une œuvre fictionnelle significative. C'est l'unique écrit du vénérable pionnier des lettres congolaises qui témoigne d'un travail de collecte, de transcription et d'adaptation des récits appartenant au riche patrimoine du conte oral. Il est vrai que dans ses romans et récits, le recours aux éléments merveilleux est constant.

Paul Lomami Tchibamba rejoint ainsi d'illustres prédécesseurs parmi lesquels des missionnaires, des administrateurs coloniaux et leurs épigones congolais, soucieux de sauvegarder et de pérenniser le conte oral en le coulant dans le moule de l'écrit. Une façon de le soustraire à la menace et aux avatars inhérents aux mutations sociétales et culturelles profondes et souvent irréversibles engendrées par le fait colonial.

Au Congo, les transcriptions réalisées par les missionnaires couvrent des rayons entiers de la « bibliothèque coloniale ». En ce qui concerne la tradition luba du Kasai, le père Rafael Van Caeneghem a posé un jalon majeur en termes de collecte et de transcriptions avec son ouvrage *Kabundji Sprookjes*, focalisé sur le héros éponyme. C'est le fruit d'une collecte minutieuse à laquelle furent associés des catéchistes et des instituteurs kasaiens. *Kabundji Sprookjes* comporte soixante-quinze récits en tshiluba et en traduction néerlandaise, qui voient Kabundi affronter tour à tour le léopard, le lion, l'éléphant, l'hippopotame, et bien d'autres protagonistes dans un enchaînement de péripéties lestes et tragiques, s'achevant toujours par son triomphe.

D'auteurs auteurs ont puisé leur inspiration dans le cycle de Kabundi : c'est le cas de Badibanga dans *L'éléphant qui marche sur des œufs*, volume émaillé de quelques contes relatifs à la mangouste où elle se révèle fidèle à sa légende. Paul Lomami Tchibamba, pour sa part, apporte son obole à la pérennisation du conte oral en empruntant des chemins bien à lui.

L'on ignore les circonstances dans lesquelles il a recueilli les fragments du cycle de Kabundi qu'il soumet à un travail littéraire rigoureux.

L'écrivain congolais, né à Brazzaville et décédé à Kinshasa, est un enfant de la ville, un « déraciné » comme le voudrait le vocabulaire de l'époque. Pour autant, il s'affirmera dans son œuvre littéraire comme fin connaisseur des traditions congolaises et des logiques qui les sous-tendent. À telle enseigne que *Ngando* fut considéré, à tort, comme un conte et non un roman. Qui plus est,

contrairement à son illustre pair et compatriote Antoine-Roger Bolamba, PLT ne s'était guère signalé par la publication de contes, que ce soit dans *La Voix du Congolais* ou dans *Liaison* dont il dirigera la rédaction lors de son exil brazzavillois. De son vivant, aucun conte de lui ne fut publié.

Ce texte posthume soulève quelques questions. Les unes concernent sa date de rédaction, ainsi que les circonstances et les lieux de la collecte. Les autres portent sur le cheminement suivi par l'auteur pour passer d'un conte oral incarné dans l'art vivant du conteur à une version écrite en langue française, pour simplifier les choses. A-t-il recueilli le texte oral en langue luba avant de le transcrire et de l'adapter en français ? A-t-il plutôt travaillé sur une version de seconde main, soumise à une réécriture en langue française ?

Faute d'information probante, il est hasardeux de vouloir apporter des réponses idoines à ce questionnement.

PLT, à l'instar d'autres écrivains de la périphérie francophone, à cheval sur deux cultures, est conscient des limites et des défis que comporte une traduction de contes congolais en idiome français, étant donné la périlleuse harmonisation d'univers symboliques fort différenciés³. Il est tout aussi conscient du fossé infranchissable à bien d'égards entre la performance du conteur et le texte consigné sur le papier, fût-ce dans la langue originelle.

Par son adaptation en langue française de quelques récits du cycle de Kabundi, PLT témoigne de l'importance qu'il accorde au patrimoine ancestral et de la nécessité de le transmettre en langue française, « décombres du colonialisme » devenue la langue du Congo indépendant⁴. Ce faisant, il se positionne dans le sillage d'illustres écrivains d'autres cultures à l'instar des frères Grimm, lesquels en leur temps furent les dépositaires des traditions en perdition qu'ils ont ainsi contribué à sauvegarder et à transmettre. À cette aune, l'on comprend que PLT ait pris soin de couler sa transcription des aventures de Kabundi dans une langue rigoureusement classique, émaillée de préciosités dans la filiation de Charles Perrault.

Paul Lomami Tchibamba émergea dans le champ littéraire francophone avec *Ngando*, ouvrage qui bénéficia de la promotion institutionnelle du tuteur belge. Il fut aussi le premier des écrivains congolais à prendre le chemin de l'exil pour échapper à une tutelle étouffante. S'il a écrit tout au long d'une vie dont la trajectoire épouse volontiers les méandres de son fleuve-totem, le Congo, la publication de ses ouvrages a quelque chose d'erratique et de chaotique qui a

³ Pour sa part, J.J. Rabearivelo le malgache résume la situation culturelle du colonisé à travers le terme d'"interférence". Dès lors comment faire passer les textes malgaches en français ? Rabearivelo s'adonne à la transcription plutôt qu'à la traduction.

⁴ Sa position pragmatique à cet égard rejoint celle de Rabearivelo à l'égard de la langue française, à même d'offrir des opportunités aux écrivains malgaches.

desservi sa carrière d'écrivain en termes de reconnaissance institutionnelle, à l'échelle de la francophonie africaine.

Entre 1948 et 1972 (entre *Ngando* et *La Récompense de la cruauté*) vingt-quatre années de silence ! Ses tentatives infructueuses pour publier *Ah ! Mbongo*, qui passe entre les mains de plusieurs éditeurs (dont Paul Dakeyo, de Silex) avant de rejoindre le lot des inédits en dit long. De surcroît au cours des années 50 et 60, PLT s'est trouvé, à son corps défendant, en porte à faux avec les modes littéraires qui ont fait florès. Aussi, son travail pionnier si sensible dans les trois inédits ci-après, soucieux à la fois d'invention et de promotion d'une longue littérature africaine ou africanisée, est demeuré méconnu.

C'est a posteriori que l'on se rend compte qu'il a anticipé avec plusieurs coudées d'avance les innovations d'un Ahmadou Kourouma (alliant africanismes et préciosité) et même toute proportion gardée d'un Sony Labou Tansi. *La Saga des Bakoyo Ngombé*, par-delà sa dimension ethnographique, est un alliage subtil et savoureux d'une préciosité ostentatoire et de tournures propres aux langues bantoues.

PLT incarne à sa manière un écrivain « maudit », en décalage constant avec son temps et son milieu. S'il a souffert du vase clos colonial, il n'a pas pour autant trouvé son compte dans les turpitudes des indépendances africaines.

De surcroît, son ancrage dans le terreau congolais l'a maintenu pendant trop longtemps en marge de Paris, lieu par excellence de la consécration littéraire des écrivains français aussi bien que de ceux de la périphérie francophone. Primé et publié à Bruxelles, PLT a subi les affres du « lutétropicalisme » bon teint. Bien plus, la visibilité de son œuvre en a essuyé les plâtres.

En cette année où l'on commémore le centième anniversaire de sa naissance, la publication concomitante de trois inédits de PLT constitue un événement majeur. C'est une invitation à revisiter et au besoin à corriger nombre d'approximations et de contrevérités tant au niveau de la chronologie que de la réception des écritures africaines au sein de la francophonie. Ces trois inédits, par-delà leurs imperfections, invitent à revoir certaines grilles d'analyse qui fourvoyaient la critique, encline à tout ramener au foyer parisien.

Nul doute que ces trois textes enrichissent le corpus littéraire de la République Démocratique du Congo. Ils inciteront vraisemblablement les chercheurs à redoubler d'efforts pour valoriser les inédits qui manquent encore au rendez-vous du donner et du recevoir de la francophonie.

Ainsi la francophonie littéraire cessera d'être une réalité monolithique et révélera ses visages à la fois multiples et complémentaires, gages d'une symphonie plurielle.

Antoine Tshitungu Kongolo
Écrivain, Professeur Associé à l'Université de Lubumbashi (UNILU)

AVERTISSEMENT

Les éditeurs des trois inédits suivants ont pris le parti de respecter au mieux l'écriture de Paul Lomami Tchibamba, sans vouloir l'adapter aux usages actuels et français purs. Ils ont agi dans l'espoir de rendre à la langue de l'auteur le naturel et la force qui étaient les siens.

Ils ont, par ailleurs, suivi la graphie en usage au Congo-Brazzaville (graphie « ou », accents graves et aigus) pour le premier texte qui s'y déroule, tandis qu'ils ont appliqué celle de la RDC pour les deux textes suivants, liés au Congo-Kinshasa.

LA SAGA DES BAKOYO NGOMBÉ

La Saga des Bakoyo Ngombé⁵

Le sujet de cet ouvrage porte sur la [*mots manquants*] du village Ouando situé à proximité du poste administratif de Fort-[Rousset et]⁶ de la Likouala-Mossaka et chef-lieu de la sous-préfecture du même nom⁷.

La Likouala-Mossaka est une préfecture comptant six sous-préfectures : celles de Fort-Rousset, de Makoua, de Mossaka, d'Éwo, de Kellé et de Boundji. Elle relève directement du gouvernement de la République du Congo, l'un des quatre États membres de l'ancienne Fédération de l'Afrique Équatoriale Française.

Limitée à l'est par Mossaka, à l'ouest par Éwo, au nord par Makoua, au sud par la Lima⁸, au sud-ouest par Boundji, la sous-préfecture de Fort-Rousset compte une population de quelque vingt mille âmes formée en majeure partie de Kouyous et de Mbochis. En aval de la rivière Lépana⁹, à l'est, on rencontre une portion de la tribu Likouala avec ses hameaux disséminés dans la forêt marécageuse. Quelques villages du clan Ngaré campent au nord-ouest.

L'agglomération de Fort-Rousset est sur la rive droite de la rivière Lépana, alias Kouyou, dans une verte savane que dominant çà et là de majestueux bosquets marécageux. Elle est, outre sa position de chef-lieu administratif, le centre

⁵ *Note d'Édition (N.d.É.)* : sous ce titre, l'auteur a ajouté, dans le tapuscrit : *Mouene Poubou Bega*, qui est le nom du personnage principal du récit.

⁶ *N.d.É.* : on trouvera entre crochets droits les interventions d'édition.

⁷ *N.d.É.* : l'auteur a ajouté ici de sa main : « peuplé de quelque vingt mille âmes en majorité kuyu et mbochi » sans la supprimer plus bas.

⁸ *Note de l'Auteur (N.d.A.)* : il est une mauvaise interprétation de croire que le fleuve Lima s'appelle « Alima ». Car la voyelle « a » placée devant « Lima » a la même valeur que la préposition « de » en français. Lors de ses voyages sur la Lima, de Brazza demanda aux indigènes le nom du cours d'eau qui baignait leurs terres. Ceux-ci lui répondirent : « *Mâ m'a Lima* », ce qui signifie : « Cette eau est de Lima ». Par pure ignorance de forme grammaticale, l'interprète a traduit la confusion qui est officielle aujourd'hui.

⁹ *N.d.A.* : Lépana : nom primitif de la rivière Kouyou.

apostolique de l'Alima-Léfini, de la Likouala-Mossaka, de la Sangha et de la Likouala-aux-Herbes¹⁰.

Les Kouyous et les Mbochis sont surtout paysans et chasseurs. Ils pratiquent en outre la petite pêche avec des filets et des nasses en barrant de petits cours d'eau et en vidant des étangs au moment de la sécheresse. Ils sont d'habiles forgerons et de bons vanniers. Les Likoualas se distinguent en poterie, en pêche et en construction de pirogues. Larges de poitrine, hauts de taille, membrus, ce sont d'inégalables rameurs. La nage et le maniement de la pagaie sont pour eux une science qu'hommes et femmes acquièrent dès le jeune âge. Les Ngarés ont une prédilection pour la chasse à la lance et aux filets, du fait que la forêt qui les entoure s'y prête généreusement. Ces quatre tribus se reconnaissent par des tatouages temporaires qui sont accentués chez les Kouyous et les Likoualas, légers chez les Mbochis, incisés suivant l'allure d'une sagette emmanchée chez les Ngarés. Toutes, elles ont presque les mêmes mœurs et coutumes, lesquelles se différencient cependant dans leur manière de danser, le timbre de la voix, la prononciation de certaines diphtongues de leur dialecte. Elles ont chacune des *Kanis*¹¹ à la tête de leurs villages.

Plusieurs cours d'eau baignent la sous-préfecture de Fort-Rousset. Le plus important est le Kouyou, rivière aux nombreux méandres, qui prend sa source à l'ouest de la sous-préfecture d'Éwo, dans la partie surplombée de monts dont le plus haut est Amaya-Mokini¹². Le Kouyou coule à son début entre des rochers qui empêchent la navigation normale d'Éwo à Fort-Rousset. Puis il s'élargit petit à petit, se gorge d'importance, zigzague, traverse des hameaux, des bois aux essences variées, des plaines chaque année grillées par des incendies et il arrive

¹⁰ *N.d.É.* : ici suit un passage que l'auteur a rayé : « Nonobstant ses titres, elle ne revêt pas une grande importance, car on n'y trouve aucune industrie, aucune installation commerciale importante, aucune construction grandiose, hormis l'évêché. C'est un de ces postes qui, au nord du Congo français, n'ont bénéficié ni de gros crédits pour l'édification de demeures modernes, de routes carrossables, d'écoles magnifiques, de dispensaires admirables, de centres culturels, ni de la visite d'un haut fonctionnaire du gouvernement métropolitain. Enfant négligeable et négligé, il mène sa vie primitive, loin du bruit des grandes villes congolaises, loin des apports alléchants de la civilisation française, mais au milieu de populations sous-alimentées, accablé de mauvaises épithètes dont il est victime depuis que dure l'existence léthargique des gouvernements. Ainsi, insoucieux de son héritage sclérosé d'une vie ancestrale où la danse est une science, la pirogue une grande découverte et la chaise longue un bon remède, il se rit, malgré tout, du touriste européen qui se targue de connaître le Congo parce qu'il a fait Brazzaville, Pointe-Noire et Dolisie, ces cités-sangsues truffées de supercheries enchanteresses. »

¹¹ *N.d.É.* : chefs chez les Kouyous.

¹² *N.d.A.* : nom historique signifiant : « Qu'ils viennent avec toute leur bravoure. » C'est là en effet que se cachaient les Ndzikinis – aujourd'hui Batékés-de-Lima – pour attendre leurs ennemis et, étant très sûrs de leur embuscade, ils criaient aux assaillants : « Venez avec toute votre bravoure, ici nous saurons vous écraser tous. »

tout tortueux dans la sous-préfecture de Fort-Rousset où, orgueilleux de son ondulante marche de reptile liquide, il engloutit dans son sein la Ngogo, la Mégni, la Loussa, la Logo, la Woma et d'autres minuscules ruisseaux fréquentés en hautes eaux par les pirogues des pêcheurs et des vendeurs de manioc roui¹³. En aval de Lobogo-village, il rejoint la Likouala qui, nourrie de son onde couleur de café, va à son tour se faire avaler par l'immense étendue du fleuve Congo à Mossaka. Il n'est vraiment navigable par les petits vapeurs à hélices de la Compagnie Française du Haut et Bas-Congo – entre Mossaka et Fort-Rousset – que pendant les saisons pluvieuses pendant lesquelles des crues considérables le gonflent et l'agrandissent.

À 107 kilomètres au sud de Fort-Rousset coule sagement la rivière Lima, qui fut un nom important dans l'histoire du Congo en permettant à Noël Ballay et à Savorgnan de Brazza de découvrir la gigantesque masse liquide du Nzalé, l'incontestable mer en marche de l'Afrique de l'équateur, qui prend sa source au Congo belge dans la région des grands lacs appelée Loualaba.

Le sol de la sous-préfecture de Fort-Rousset est pauvre, trop pauvre. Il n'a jamais été prospecté mais est l'objet des mauvaises épithètes du langage de l'homme blanc, parce qu'il appartient à la partie nord de la République du Congo, partie négligeable et négligée par l'administration française qui, de prime abord, a tout accumulé, tout investi au sud de cet État.

Un peu d'histoire

Le centre administratif de Fort-Rousset fut fondé en 1903 et tient son appellation de l'explorateur français Alexis Rousset. La date d'attribution de cette appellation m'est inconnue, mais un arrêté du commissaire général par intérim, Monsieur Martineau, pris le 16 mars 1908, a édicté et établi sa création en plaçant à sa tête comme premier chef administratif Monsieur Poupin.

Alexis Rousset est né le 4 octobre 1863 à Levier, département du Doubs. Nommé agent du Congo français le 8 janvier 1889, il fut, au cours de sa carrière administrative, promu successivement :

- chef de poste ;
- chef de station de 1^{re} classe le 1^{er} janvier 1895 ;
- administrateur stagiaire le 2 mars 1898 ;
- administrateur de 2^e classe le 20 janvier 1902.

¹³ *N.d.É.* : se dit de plantes comme le lin, le chanvre ou le manioc, que l'on fait tremper dans l'eau, afin que les fibres textiles puissent aisément se séparer de la partie ligneuse.

Il servit d'abord à Libreville à son arrivée de France, puis à Brazzaville où il occupa le poste de délégué de l'intérieur le 29 avril 1894. Au Chari, compagnon de Bretonnet, il fit chef du cercle de Krébedjé¹⁴, participa en Oubangui aux harassantes explorations de la M'Poko et de la Fafa. Il s'éteignit à la fleur de l'âge le 25 février 1903 à bord du paquebot Paraguay, en rade de Mandji, atteint d'une bronchopneumonie occasionnée par ses hostiles voyages en Afrique de l'équateur.

L'histoire orale ne nous dit rien sur le voyage d'Alexis Rousset en pays kouyou-mbochi. Elle suppose que c'est *Iyoma* – Doens de Lambert, agent de la Compagnie Française du Haut et Bas-Congo – qui le premier remonta la rivière Lépana. Accueilli à Lobogo par Imbongo, *Kani* du village Kouyou-Ngandza, Doens vint s'établir à Ingué¹⁵ avec une troupe de quinze miliciens noirs. Noble cœur, cet agent de la C.F.H.B.C. aimait les indigènes et cherchait à gagner leur confiance en leur offrant gracieusement du sel marin, du savon, des colliers, des perles, des bracelets, des brasses¹⁶ de tissus, du gibier de chasse... Mais ceux-ci se montraient très hostiles à son égard, le traitant de « termite blanc » et de « revenant qui n'a aucune licence pour se hasarder aux villages des vivants »¹⁷. Un jour qu'il s'aventura seul à Ebérongoungou¹⁸, il fit semblant de demander du feu aux habitants de ce coin. Ces derniers lui répliquèrent qu'ils ne pouvaient lui faire ce don qui n'était qu'un prétexte pour nouer amitié. Ils s'armèrent de lances et se mirent à le braver. Par bonheur, *Iyoma* réussit à échapper à ses assaillants en se jetant dans le Kouyou à Houmboua, nagea et regagna son campement où ses miliciens l'attendaient. Il y séjourna au prix des menaces quotidiennes des indigènes ; ce fut malgré lui qu'il quitta Ebérongoungou pour N'Tamo, l'actuelle Brazzaville.

Quelque six lunes plus tard, *Iyoma* revint sur ses pas. Des explorateurs français venus du côté de la Lima le rejoignirent. Ensemble, ils durent livrer des combats sanglants aux Kouyous et aux Mbochis pour s'établir définitivement. L'hostilité téméraire des indigènes dura quelque deux saisons des pluies, mais la ténacité des Français finit par s'imposer et, dès lors, un centre administratif fut créé à Ondzéli, puis transféré à Ebérongoungou, l'actuel Fort-Rousset, dont l'adjectif et le nom qui forment son appellation rappellent l'un la rébellion des

¹⁴ *N.d.É.* : Krébedjé fait partie de l'ensemble régional Krébedjé-Grinbingui, 2^e région du territoire de l'Oubangui-Chari après Bangui.

¹⁵ *N.d.A.* : emplacement actuel de la C.F.H.B.C., aujourd'hui baptisé « *Linnengué* ».

¹⁶ *N.d.É.* : ancienne mesure de longueur qui valait 1,66 m.

¹⁷ *N.d.É.* : en Afrique noire, on affirme que les revenants sont blancs.

¹⁸ *N.d.A.* : Ebérongoungou : « Tape le moustique. » C'est ainsi que nos parents désignaient l'emplacement actuel du poste de Fort-Rousset.

Kouyous et des Mbochis, l'autre un héros de la découverte de nos terres, un preux, un fils digne du nom de France.



D'où viennent les Kouyous et les Mbochis qui peuplent la sous-préfecture de Fort-Rousset ? Qui sont-ils ?

Faisons appel aux traditions orales. À l'origine, la tribu kouyou se dénommait « Ngombé ». Elle est originaire du Congo belge où elle vivait au voisinage des Likoualas, des Afourous (Likoubas), des Boubanguis, des Ambombondjis¹⁹, des Mpamas. Elle y pratiquait la chasse, la pêche, l'agriculture, la poterie, la vannerie, le forgeage.

Les Ngombés, les Likoualas, les Likoubas, les Boubanguis appartenaient d'une part au souverain Botoké, d'autre part aux souverains Ngobila et Ngombé. Les Ambombondjis avaient pour souverains Ndinga et sa sœur jumelle Gngangala-Okômbi.

Ndinga et Gngangala-Okômbi émigrèrent les premiers avec leurs sujets sur la rive droite du Zaïre²⁰. Restés seuls, Botoké, Ngobila et Ngombé furent en lutte continue : à l'issue de chaque razzia, l'ennemi recherchait un emplacement propice pour s'établir définitivement. Après plusieurs années de sang, et n'y pouvant plus tenir, Ngobila et Ngombé réunirent leurs hommes et suivirent Ndinga et Gngangala-Okômbi. Ils traversèrent le fleuve Zaïre. En amont de Ngabé, ils se heurtèrent aux Tégus et aux Afounoungas qui se battaient sauvagement. Ce carnage entre tyrans des deux bords du puissant fleuve les refoula plus à l'ouest, aux confluent des rivières Lima, Likouala, Sangha, jusqu'à Mihoumba où ils débarquèrent et qu'ils nommèrent « Ibongo ». Puis, ils se divisèrent en quatre grandes familles groupant distinctement les Ngombés, les Likoualas, les Likoubas, les Boubanguis. Étant généralement des professionnelles de la pêche, les trois dernières ethnies se prénomèrent *Banguéguélés* –

¹⁹ *N.d.A.* : nom primitif de la tribu mbochie. La nouvelle appellation qu'elle porte n'est qu'une épithète péjorative qui lui a été attribuée par les Likoualas et les Likoubas. Les Ambombondjis étaient de féroces guerriers sur terre. Pour les attaquer, les Likoualas et les Likoubas les attendaient au large de la Lima, car là, n'étant pas très bons riverains, ils périsaient nombreux. De ces attaques fluviales est né le mot *Ombosi* au singulier et *Ambosi* au pluriel pour désigner celui et ceux qui ne sont pas riverains. Francisé, ce mot a fait « Mbochi ». L'ancienne appellation a sa particule dans « Mbondji », aujourd'hui « Boundji », poste administratif et mission catholique.

²⁰ *N.d.É.* : l'auteur a de sa main remplacé « Congo » par « Zaïre » ; il le refait quatre lignes plus loin. Ailleurs, les termes « Congo » ou « Congo belge » ne sont pas modifiés. Ce qui semble indiquer que le texte a été écrit avant l'indépendance du Congo et repris ensuite, après le changement de nom du pays en 1971.

riverains – et se fixèrent pour cette cause aux embouchures de la Sangha, de la Likouala, de la Lima.

Les Ngombés remontèrent la Likouala à la recherche d'un emplacement favorable à l'agriculture et à la chasse. Ils atteignirent la Lépana qu'ils suivirent par pirogues. Chemin faisant, ils rencontrèrent deux familles [d'individus]²¹ dont l'une était composée de personnes de petite taille ayant la peau brun clair, les Assoumas²², l'autre de personnes de grande taille avec le même teint (leur nom ne m'a pas été cité). La seconde famille repoussait la première qui se réfugiait dans l'épaisseur des bois. Les Ngombés s'allièrent aux Assoumas et livrèrent combat aux agresseurs. Ceux-ci s'enfuirent, redescendirent la Lépana, empruntèrent la Sangha, puis la Likouala pour remonter vers le nord.

Les Ngombés poursuivirent leur itinéraire jusqu'aux terres qu'ils occupent de nos jours dans la sous-préfecture de Fort-Rousset. À l'intérieur du nouveau pays, ils retrouvèrent les Ambombondjis qui suivirent, eux, au cours de l'émigration, la Lima pour enfin se fixer le long des deux bords de cette rivière non loin de la limite du royaume d'Andzindziou, qui avait alors pour souverain Mâkoko, connu aujourd'hui sous le titre de Makoko, roi des Batékés. Ainsi, les Ngombés et les Ambombondjis s'entendirent pour le bon ménage. Ainsi, ils se mirent à s'acheter des femmes, à se troquer mutuellement des esclaves, des fétiches et formèrent les deux grandes familles qui peuplent aujourd'hui la sous-préfecture de Fort-Rousset.

Possédant désormais un emplacement favorable à leurs multiples besoins, les Ngombés reprirent l'organisation sociale de leur ethnie qui comprend les *kanis*, les *ndingas*, les *okognas*, les *atsagotouérés*, les *obélas*, les *ambélas*, les *ngorou*, les *akoulis*. Les uns appartiennent à la noblesse, les autres à la basse classe.

Plus tard, au cours de la pénétration française dans les régions nord du Congo, des explorateurs qui suivaient la Lépana accostèrent au village Koyo-

²¹ *N.d.É.* : mot supprimé par l'auteur sans être remplacé. Rétabli pour la compréhension.

²² *N.d.A.* : appellation appropriée des pygmées. L'appellation officiellement connue – Bambenga ou Baminga – ne rejoint pas tellement nos conceptions. Elle dérive de *mbenga* (chasse), qui donne *ombenga* ou *obengui* (chasseur) et *ibenga* (chasser) ; sa décomposition donne : *ba* = les ; *mbenga* = chasses ; ce qui revient à dire correctement : les chasseurs. Or, si les Assoumas sont connus chez nous sous le nom de *Bambenga*, c'est parce qu'ils vivent constamment en forêt en quête du gibier qui fait leur principale nourriture. C'est aussi à cause de leur indiscutable adresse que les autres tribus les appellent *Bambenga*. Mais quant à attribuer comme nom propre cette appellation à une grande famille d'individus qui furent sans doute les premiers occupants de notre contrée, je pense que nous faisons là une erreur, puisqu'il n'y a aucune autre tribu noire chez nous qui puisse se passer de la « chasse ».